

Richesse réelle : désirs illimités et société de consommation – 1 –

François Quesnay

Partout où le fermier manque et où les bœufs labourent la terre, les paysans languissent dans la misère ; le métayer qui est pauvre ne peut les occuper : ils abandonnent la campagne, ou bien ils y sont réduits à se nourrir d'avoine, d'orge, de blé noir, de pommes de terre, & d'autres productions de vil prix qu'ils cultivent eux-mêmes, & dont la récolte se fait peu attendre.

Smith, RN

Chez les nations sauvages qui vivent de la chasse et de la pêche, tout individu en état de travailler est plus ou moins occupé à un travail utile, et tâche de pourvoir, du mieux qu'il peut, à ses besoins et à ceux des individus de sa famille ou de sa tribu qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop infirmes pour aller à la chasse ou à la pêche. Ces nations sont cependant dans un état de pauvreté suffisant pour les réduire souvent, ou du moins pour qu'elles se croient réduites, à la nécessité tantôt de détruire elles-mêmes leurs enfants, leurs vieillards et leurs malades, tantôt de les abandonner aux horreurs de la faim ou à la dent des bêtes féroces. Au contraire, chez les nations civilisées et en progrès, quoiqu'il y ait un grand nombre de gens tout à fait oisifs et beaucoup d'entre eux qui consomment un produit de travail décuple et souvent centuple de ce que consomme la plus grande partie des travailleurs, cependant la somme du produit du travail de la société est si grande, que tout le monde y est souvent pourvu avec abondance, et que l'ouvrier, même de la classe la plus basse et la plus pauvre, s'il est sobre et laborieux, peut jouir, en choses propres aux besoins et aux aisances de la vie, d'une part bien plus grande que celle qu'aucun sauvage pourrait jamais se procurer.

Malthus, *Essai sur le Principe de population*

Rien n'est plus propre à faire sentir cette vérité que l'éducation des sauvages américains. Tout ce qui peut inspirer la patience au sein des tourments, tout ce qui peut endurcir le cœur et étouffer la compassion y est soigneusement mis en usage. L'homme civilisé, au contraire, s'applique à la vérité à munir l'enfance de la force nécessaire pour supporter les maux qui de temps en temps nous affligent, mais il n'exige pas que la vie se passe à les attendre (...). On peut conclure de ces deux genres d'éducation (...) que l'homme civilisé espère jouir et que le sauvage s'attend à souffrir.

Elsa Triolet, *Roses à crédit*

Aucun palais des Mille et Une Nuits n'a jamais bouleversé ainsi un être humain, tous les parfums de l'Arabie n'auraient jamais, à personne, pu donner le plaisir intense qu'avait ressenti Martine dans la petite maison imbibée des odeurs de shampoings, lotions, eaux de Cologne.

Smith

Par les choses nécessaires à la vie, j'entends non seulement ce que la nature, mais encore ce que les règles convenues de décence et d'honnêteté ont rendu nécessaire aux dernières classes du peuple. Toutes les autres choses, je les appelle luxe, sans néanmoins vouloir, par cette dénomination, jeter le moindre degré de blâme sur l'usage modéré qu'on peut en faire.

Ricardo

Le salaire naturel « nécessaire pour permettre (...) aux travailleurs de subsister et de perpétuer leur espèce , n'est pas (...) absolument fixe et constant » :

A l'intérieur d'un même pays, il varie selon les époques, et d'un pays à l'autre, il diffère sensiblement. Ce prix dépend essentiellement des us et coutumes. Un travailleur anglais considèrerait que son salaire est inférieur au taux naturel (...) s'il ne lui permettait pas d'acheter autre chose que des pommes de terre et de ne se loger que dans une cabane en torchis. Pourtant, ces exigences naturelles modérées sont souvent jugées suffisantes dans des pays où la vie de l'homme est bon marché. Et où les besoins sont facilement satisfaits. Dans une période plus reculée de notre histoire, on aurait considéré comme biens de luxe nombre de biens d'agrément appréciés aujourd'hui dans les chaumières anglaises.

Smith

Dans tout homme, l'appétit pour la nourriture est borné par l'étroite capacité de son estomac. (Mais) on ne saurait mettre de bornes déterminées au désir des commodités et ornements qu'on peut rassembler dans ses bâtiments, sa parure, ses équipages et son mobilier (...). Quand on a donné aux besoins limités ce qu'ils exigent, tout le surplus est consacré à ces besoins du superflu, qui ne peuvent jamais être remplis et qui semblent n'avoir aucun terme.

Ricardo

La demande de blé est limitée par le nombre de bouches à nourrir, et la demande de chaussures et de manteaux par le nombre des personnes susceptibles de les porter ; mais bien qu'une communauté, ou une partie de cette communauté, puisse avoir tout le blé, tous les chapeaux et toutes les chaussures qu'elle est en mesure de consommer, ou qu'elle désire consommer, qu'elle peut ou qu'elle veut en consommer, on ne peut en dire autant de toutes les marchandises produites par la nature ou l'habileté humaine. Certains consommeraient plus de vin s'ils avaient les moyens de s'en procurer. D'autres, disposant d'assez de vin, souhaiteraient accroître leur quantité de mobilier ou en améliorer la qualité. D'autres encore pourraient désirer embellir leur domaine ou agrandir leur demeure. Le souhait de réaliser tout ou partie de ces projets est inscrit en chacun de nous ; seuls peuvent manquer les moyens d'y parvenir, et seul un accroissement de la production peut

les fournir. Si je disposais d'assez de nourriture et de biens nécessaires, j'aurais tôt fait de rechercher des ouvriers qui me permettraient de posséder certains des biens qui me sont les plus utiles ou les plus désirables.

Triolet

Sur le papier glacé, lisse, net, les images, les femmes, les détails étaient sans défauts. Or, dans la vie réelle, Martine voyait surtout les défauts... Dans cette forêt, par exemple, elle voyait les feuilles trouées par la vermine, les champignons gluants, véreux. Elle voyait tout ce qui était malade, mort, pourri. La nature était sans vernis, elle n'était pas sur papier glacé, et Martine le lui reprochait.

Quelque chose lui avait échappé, quelque chose s'était infiltré sans qu'elle s'en aperçût, quelque chose qu'elle avait laissé s'introduire par manque de vigilance...

Rousseau, DOI

Dans ce nouvel état, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instruments qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder (Rousseau 1755 : 168).